

physique et nerveuse ; la douleur est vraie, mais inconsciemment égoïste : on pleure moins celui qui s'en va que ceux qui restent. Vous croyez qu'en face de la mystérieuse éternité qui plane sur le moribond un divin frisson secoue l'âme de ces témoins. Erreur ! les cœurs restent fermés, les lèvres scellées et, sous ce toit que la mort visite, pas une prière ne s'élève pour le misérable qui expire. Toutes les exceptions que l'on pourrait nous citer — et nous aurions à y ajouter nous-même — n'empêcheront pas que ce tableau soit l'exacte vérité.

Enfin le malade a rendu le dernier soupir et aussitôt la scène change. Les sanglots jaillissent, les cris éclatent, on embrasse la dépouille de celui qui n'est plus. Les plus forts de tempérament, souvent des mercenaires ou des étrangers, s'empressent : ils préparent la toilette mortuaire, ils arrêtent le balancier de l'horloge et vident les seaux ; sur une table recouverte d'un blanc linge ils déposent le crucifix, le flambeau, l'eau bénite et le rameau et, lorsque l'appartement est ainsi transformé en chapelle funèbre tous tombent à genoux et commencent à murmurer quelques prières. Il est temps. Cette prière est trop excellente, le motif qui l'inspire trop chrétien pour que j'en veuille médire ; on me permettra toutefois de trouver qu'elle vient bien tard.

Aux irréfléchis cette volte-face semblera peut-être illogique. Nous la jugeons très logique. Outre qu'ils peuvent s'expliquer par les usages courants, le mutisme et la réserve qui entourent le moribond, l'explosion de larmes et de prières qui accueillent la mort sont deux formes d'une même tactique d'après laquelle, sans s'en rendre bien compte, on voudrait sauver l'âme sans son concours personnel. Pour décider une âme à faire son salut, il faut l'éveiller, l'arracher à sa torpeur, lui faire toucher du doigt son horrible situation ; il faut la pénétrer d'un saint effroi et de la mort et du jugement et de l'enfer. Mais l'on se défend, comme d'un crime, de jeter de pareilles inquiétudes au cœur du malade. Il a reçu les sacrements avec plus ou moins de conscience, il meurt sans le savoir, un tel assoupissement console, une telle fin rend moins amer le deuil. Après, on priera, on fera prier, on multipliera les offices, les messes et les litanies. Mais avant, lorsque la chose était bien plus nécessaire, on n'a rien osé.

Dieu qui nous a créés sans notre permission, exige notre coopération pour nous sauver. Cette parole de saint Augustin